

« Nîmes, ce 24 juin 1857.

« Bien cher et illustre maître,

« Je viens d'apprendre par une lettre de M. d'Ortigue, notre ami commun, laquelle m'a fait retirer de Valence à Nîmes, où je suis en visite chez mes parents, que vous aviez bien voulu disposer en ma faveur de votre portrait, en ajoutant quelques lignes bienveillantes signées de votre propre main.

« Comment pourrai-je suffisamment vous remercier d'un tel honneur ? Je le mets au-dessus de tout ce qui me viendrait dans ce genre, d'un puissant monarque ; car, à mes yeux, la royauté du génie est bien supérieure à celle que donne le hasard de la naissance ou le caprice des événements. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ma reconnaissance est à la hauteur de la faveur insigne que vous m'avez octroyée. Cet insigne souvenir, je le conserverai religieusement parmi ceux auxquels j'attache le plus de prix.

« Agréez, je vous prie, l'hommage de l'admiration profonde et de la bien vive et respectueuse sympathie avec laquelle j'ai l'honneur d'être

« Bien cher et illustre maître,

« Votre serviteur bien humble et ami tout dévoué,

« L'abbé G. JOUVE, chanoine,

« *Membre de l'Institut des provinces, etc.*

« Veuillez faire agréer à madame Rossini mes hommages bien respectueux. »

Puis, faisant appel aux accents de la poésie pour mieux faire éclater ses transports, il inscrivit les deux strophes suivantes sur son propre portrait, qu'il adressait à son tour au prince de la musique moderne :

**A Rossini :**

Lorsque j'entends

De l'harmonie

Les doux accents